

COMMENT PORNIC DEVINT FOU

CONTE DE NOVEMBRE

I

On a pour les morts, en Bretagne, un culte véritable. Aux approches de la Toussaint surtout, le paysan breton, ce paysan à l'imagination riche, qui croit si volontiers aux nains, aux fées, aux sabbats, aux trésors enfouis sous les dolmens, aux récits fantastiques, aux légendes merveilleuses, le paysan breton, dis-je, vit littéralement avec ses morts ou plutôt ses morts vivent avec lui.

Interrogez-le. Il vous affirmera que "ses chers" sont là, invisibles à ses côtés, qu'ils marchent près de lui, qu'ils le guident et écartent de son chemin les esprits méchants toujours prêts à tendre des pièges aux humains. C'est sur leurs conseils qu'il va choisir pour leurs tombes les fleurs qu'ils préfèrent, qu'il remplit d'eau bénite le creux réservé sur leur pierre funèbre. C'est enfin parce qu'il les sent bien là, qu'il laisse toute la nuit en leur honneur le souper servi sur la nappe de grosse toile et qu'il se garde d'éteindre le feu du foyer ; cette nuit-là les âmes viennent s'y chauffer comme durant leur vie.

Dans quelques localités, la foule envahit le cimetière, vers le soir, et y fait toujours, en l'honneur des morts-des libations de lait. Toute la nuit les cloches tintent lamentablement. Le paysan quitte sa table de bonne heure, l'abandonnant aux âmes errantes qui vont venir s'y asseoir, et se met au lit. C'est alors que retentissent aux portes des chants lugubres, coupés par les rafales du vent qui souffle des landes. Ces chants sont ceux des trépassés qui empruntent la voix des pauvres de la paroisse pour demander des prières.

"Mon fils, disent ces voix, vous reposez sur des lits de plume bien doux, et moi, votre père, et moi votre mère, dans les flammes du purgatoire ! Au nom de Dieu ! secourez-nous ! Priez la Vierge bénie de répandre une goutte de son lait, une seule goutte sur les pauvres trépassés."

En entendant ces chants, tout le monde se lève dans les chaumières ; on se jette à genoux et l'on prie en commun pour les trépassés, après avoir fait une abondante aumône aux pauvres qui sont à la porte et qui les représentent.

II

Il y a peu de temps encore, les habitants des villages de Cornouailles voyaient surgir, à leur grand effroi, derrière les chanteurs, la tête grimaçante de Pornic, l'ancien sonneur devenu fou, un soir de Toussaint, dans des circonstances épouvantables. Dès qu'il paraissait, chacun se signait et les prières redoublaient, afin d'obtenir pour le fou la "merci de l'âme" de sa mère. Voici d'ailleurs ce que l'on raconte dans le pays à ce sujet :

Pornic était très pauvre : il habitait avec sa vieille mère une misérable chaumière tout au bord de la lande. Or, cet hiver-là s'annonçait comme devant être très rigoureux ; les pauvres gens avaient bien souffert, vivant de lait aigre et de pain noir. Pornic, qui était jeune et vigoureux, supportait assez courageusement sa misère ; un grand espoir le soutenait d'ailleurs : au dernier pardon, une vieille lui avait prédit qu'il serait riche et il le croyait fermement. Aussi, tout en dévorant ses croûtes dures où ses racines, rêvait-il d'escarcelles éblouissantes où les louis jaunes s'entrechoquaient en faisant un joli bruit doux, comme de petites cloches d'or.

La pauvre mère Pornic, affaiblie par l'âge, par la misère et les privations anciennes n'avait pas tardé à s'aliter. Depuis un grand mois elle était là étendue et grelottante sur son grabat, à peine couverte par des loques. Elle s'affaiblissait de plus en plus ; elle était toute blanche déjà, ses joues se creusaient, son regard brillait de fièvre et ses membres étaient devenus si maigres, si maigres, qu'on les eût pris pour des membres d'oiseaux.

Donc, c'était la Toussaint. Pornic avait sonné le glas des morts toute la journée. Comme il s'en retournait, le soir, chez lui, pour prendre un peu de

nourriture en attendant l'heure de revenir à ses cloches, le curé lui avait glissé quelque chose sous le bras. Du vin ! à lui, Pornic ! Il n'en avait peut-être jamais bu, le pauvre !... Vite, il courut au grabat de sa malade et lui en versa un grand verre. Mais elle le repoussa de sa main de squelette parce qu'elle sentait qu'elle étouffait. Le sonneur le but et, machinalement s'en versa un autre verre... un autre encore !..

Cependant il demeurait debout, silencieux, regardant sa mère qui râlait. Une branche de résine qui crépitait dans l'âtre sans feu, éclairait cette misère. Pornic sentait vaguement que la fin approchait, il crut s'apercevoir que la vieille s'en allait... Inconsciemment il se signa et croisa les mains. Mais aucune prière ne lui vint aux lèvres. Il songeait. Il se disait que si la prédiction s'était accomplie, s'il était devenu riche, il y aurait dans le grand foyer froid une grosse bûche qui flamberait ; dans la huche une belle miché de pain à la croûte dorée, dans les pots du cidre blond qui mousserait en pétillant et dans l'étable vide une bonne vache qui donnerait du lait chaud... Ah ! s'il avait cela ! tout cela ! comme la vieille reviendrait vite !

III

Mais où va-t-il donc ainsi, Pornic, échevelé, à travers la lande ?

De tous côtés, dans la nuit, les glas funèbres retentissent ; son clocher seul est muet.

Et il court toujours, on dirait qu'une puissance irrésistible l'entraîne vers un but mystérieux.

En effet, devant lui gambade un être fantastique, un nain difforme, noir, velu, aux yeux luisants comme deux charbons, aux mains armées de griffes de chat, aux pieds de bouc. Ce nain bondit en riant d'une voix cassée. Pornic l'implore parfois, il voudrait revenir en arrière, mais le nain noir l'entraîne plus loin encore et, de son doigt crochu, lui montre au loin des dolmens sous lesquels gisent les trésors.

Fasciné, Pornic reprend sa course ; il arrive haultant au pied de l'énorme pierre. Le nain, qui rit plus fort, lui indique la place où il faut poser le doigt pour renverser le dolmen. Le sonneur obéit et voilà la masse de granit que trente hommes ne pourraient déplacer qui cède à cette pression légère, se déplace et va rouler sur le sol, avec une plainte sourde de géant vaincu. Et, dans la crevasse qu'elle découvre, étincellent, comme autant d'étoiles, des bijoux merveilleux à côté de monceaux d'or.

IV

Il est tard. Sur la lande glacée ne passent plus les sons tristes des cloches, mais le vent hurle lamentablement dans les bruyères, apportant par moments des lambeaux du chant des pauvres. Pornic court maintenant à toutes jambes vers la chaumière où sa mère agonise. Il lui fallait du feu, du pain, du bien-être ? Elle va avoir tout cela, car il a empli ses poches et son chapeau de louis d'or et de pierres précieuses. Cependant une pensée sombre hante son esprit et met par instants un voile sur sa joie : que diront les pauvres âmes pour lesquelles il n'a pas sonné et qu'il a abandonnées pour courir après une fortune ? Chaque fois que revient cette pensée, Pornic entend distinctement sonner à ses oreilles l'éclat de rire cassé du nain.

Ah ! ce nain ! comme il l'exécra et le maudit malgré le trésor donné ! N'est-ce pas lui, en effet, qui l'a tenté, entraîné, ensorcelé et lui a fait oublier ses morts ? sacrilège qu'ils ne lui pardonneront pas.

Cependant il hâte le pas : s'il allait arriver trop tard ? si sa mère était morte !

En quelques bonds, Pornic fut à sa porte qu'il ouvrit d'un coup de pied. Fein de ses terreurs ! sa mère était là, bien vivante ! Il se précipite vers son grabat et, à la pâle lueur de la résine, il étale ses richesses sur le lit.

— Réjouissez-vous, la mère ! Voici de quoi guérir ! Voici de quoi acheter la santé !

Comme il achevait de vider ses poches, l'éclat de rire fêlé qui l'avait poursuivi dans la lande résonna de nouveau dans la mesure et le sonneur aperçut soudain le nain noir couché sur le grabat, à la place de sa mère.

En même temps, un cri terrible sortit de sa gorge, car au lieu de l'or et des pierres précieuses qu'il venait de retirer de ses poches, il n'y avait plus sous ses yeux que des cailloux et quelques poignées de grains de sable.

Alors il s'élança furieux sur le grabat, mit un genou sur la poitrine du nain et lui tenailla le cou entre ses doigts ; puis, nouant ses cheveux autour de son poignet, il l'attira hors du lit, le jeta sur l'aire glacée, tout nu ; après quoi, comme il lui parut qu'il était mort, il le traîna, toujours par les cheveux, jusqu'au charnier adossé au cimetière.

C'est là qu'on retrouva Pornic, le lendemain, l'œil hagard, les dents claquantes, grelottant de froid.

Et quand on regarda dans le charnier, on y vit le corps rigide et tout ensanglanté de la pauvre vieille mère Pornic.

LE FRANÇAIS A HARVARD

Nos lecteurs savent que M. Edouard Rod, publiciste et romancier, appartenant à la rédaction de la *Revue des Deux-Mondes*, doit donner une série de conférences à l'Université d'Harvard.

L'an dernier, c'était M. René Doumic, dont tout Montréal a gardé un excellent souvenir, qui inaugurait ces séries annuelles de lecture, et très probablement, en 1900, M. Paul Bourget, de l'Académie, viendra continuer cette belle œuvre.

Il faut avouer que nos voisins nous donnent une belle leçon ; ils font du français une langue favorite et, grâce à eux notre langue si musicale, si concise, si polie, n'est pas près de disparaître de ce continent.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de LA SAISON, journal illustré des Dames, 30, rue de Lille, Paris.—Spécimen gratuit sur demande.

Bien commode pour les arrangements, cette vilaine mode des volants en forme. Tous les vieux paletots deviendront neufs avec l'adjonction des dits volants. Et si l'on possède une jaquette trop courte de basque, il suffira de l'entourer d'une basque rapportée en velours ou en fourrure, pour posséder un vêtement de la dernière heure.

Voici comment on fait un des nouveaux modèles d'une très grande maison, modèle adopté par les grandes élégantes. Il se compose d'une petite veste de drap très courte dont le tour, basque, bord des devants, revers de col, est en velours soutaché ou orné de petits lacets. Ce velours remonte devant, coupé d'une seule pièce avec les angles, de sorte que les devants fanés ou dont les boutons lâchent à désaisser, prendront un aspect tout neuf et ceci avec peu de dépense.

Pour rajeunir une pelisse, on la coupera du bas en lui donnant derrière la forme d'un châle arrondi et devant, celle de deux pointes de châle, également arrondies. Puis, on coupera un volant en forme de 7 à 8 pouces de haut et on entourera la pelisse de ce volant, qui pourra se tailler en velours du Nord, en velvet garni de tresse ou dans de l'astrakan ou du caracul imité.

Mieux vaut se borner à arranger les vêtements qu'on possède au goût nouveau que de faire la dépense d'un vêtement neuf, sans savoir si la mode ne sera pas complètement changée l'année prochaine. Cependant il faut constater qu'on a un certain choix parmi les diverses formes, plus ou moins ovales ou plus ou moins pointues, dans cette quantité de capes qui s'étaient dans les magasins de confection. Il y en a d'assez raisonnables, à peine arrondies devant et entourées d'un volant en forme presque plat, assez semblable à un large biais.

A propos de biais, signalons une jolie manière de les employer qui plaira à celles de nos lectrices ne sachant pas très bien couper les volants en forme. Nos biais ne s'emploient que comme garniture assez basse. Pour être gracieux, ils ne doivent pas avoir plus de 4 à 5 pouces de hau O les taillera doubles et on les posera